

Le Piano-Canada

REVUE MENSUELLE

J. R. BRODEUR..... Directeur-Gérant.
 JEHIN-PRUME..... Rédacteur en Chef.
 PAUL DUVAL..... Secrétaire-Rédacteur.

Deuxième Année..... No. 4
 20 mai 1894.

S O M M A I R E :

MUSIQUE

PIANO : La Fille du Tambour-Major, de J. Offenbach.—*Suite*. — Falstaff, de G. Verdi, Menuet du 3me Acte.—Le Reveil du Cœur, de Mlle Eva.

TEXTE :

Verdi—Un Duel au Piano—Conseils d'un Vieux Professeur — Une Anecdote — Revue Musicale — Facétie Musicale—Nouvelles Diverses — Parsival et le théâtre de Bayreuth.

VERDI

Verdi est né à Roncole, village réuni depuis à la commune de Busseto, le 10 octobre 1813. Son père tenait une misérable auberge. Depuis, l'auberge est devenue une villa magnifique, au centre d'un vaste domaine sans cesse agrandi par les revenus du génie. On raconte que chaque ferme porte le nom d'un des opéras du maître. Son meilleur biographe, M. Arthur Pougin, garde le silence à ce sujet. Verdi passe l'été à Sant'Agata ; l'hiver il s'installe à Gênes, au palais Doria, où il a loué un appartement. Dans le choix de cette résidence, on retrouve encore l'amour des contrastes.

D'un côté, le bruit assourdissant des trains qui se succèdent à chaque instant ; de l'autre, la mer presque toujours souriante. De ses fenêtres, qui donnent sur le port, le maître aperçoit la cité, s'élevant en amphithéâtre, avec ses palais et ses villas. Il voit les vaisseaux qui entrent dans le port, il contemple l'azur du ciel, les étoiles de la nuit, et quand survient la tempête il peut surprendre les harmonies de la nature, ces harmonies que Dieu lui a révélées, qui chantent mystérieuses dans son âme, avec son génie.

* *

Verdi est d'une taille haute et élancée. Je viens de le voir, il n'a pas changé depuis un an. Cependant les angoisses de Falstaff ont laissé une certaine empreinte sur sa figure.

La distinction de la figure de Verdi consiste surtout dans l'énergie. Dans ce profil taillé comme à coups de hache, on ne retrouverait pas les mélodies enivrées de tendresse et de passion contenue de la *Traviata*. C'est plutôt le Manrique du *Trovatore*, un musicien qui porte un casque, selon la boutade humoristique de Rossini. Et c'est tellement vrai que, dans les estampes de la bibliothèque Ambrosienne, j'ai trouvé le profil d'un Malatesta armé de pied en cap ressemblant tellement au maître de Busseto qu'on croirait à une mystification.

Verdi, marié deux fois, n'a pas d'enfants.

N'est-ce pas le cas, ou jamais, de faire remarquer ce décret mystérieux de la Providence, qui semble interdire aux plus grands génies une postérité ? Raphaël, Pétrarque, Dante, Shakespeare, Mozart, Beethoven, Rossini, Donizetti et Bellini n'ont pas laissé de rejetons. On dirait que, dans un effort suprême, la nature s'est épuisée ; que, dans sa trop grande fécondité, la source a trouvé son dessèchement. Dieu, jaloux de ces hautes noblesses de l'âme, a voulu les prêter à terme.

* *

Verdi a remporté sa première victoire précieusement, à la Scala, de Milan, le 17 novembre 1839. Donizetti était dans toute l'épanouissement de sa gloire ; mais Bellini, qu'il faudrait surnommer l'Ange de l'École, était mort et, depuis dix ans, nouveau Charles-Quint, dont le monastère de Saint-Just était le boulevard, et les funérailles l'immortalité de son vivant, Rossini n'écrivait plus.

Or donc, Verdi débutait par *Oberto, conte di San Bonifacio*. Le poème était de Felice Romani. Verdi était né avec le génie musical, mais au même degré avec le génie du théâtre. L'objectif de sa vie a été d'appliquer la science musicale à l'effet de la mise en scène. C'est là le secret de sa puissance dramatique, le secret de sa force, le secret de sa popularité. Comme musicien, il procède d'abord de Donizetti : l'immortel auteur de *Lucia* est bien son maître en mélodie, en harmonie. Bientôt il s'échappa de la tutelle du maître. Est-ce un bonheur ou un malheur pour lui ? Je n'ai pas l'autorité qu'il convient pour répondre à cette question. Donizetti, qui occupe, comme on l'a dit si justement, "le premier rang après le rang suprême," était trop spiritualiste peut-être pour Verdi. La muse de *Lucia* plus noble, plus pathétique encore que celle de la *Somnambula*, mais sa proche parente, était trop chaste, trop douce pour la Muse nouvelle s'adressant plus aux sens qu'au cœur. Après tout, comme Crébillon, je crois, qui répondait à ses critiques : — "Cornicille a pris le ciel, Racine la terre, il ne me restait plus qu'à prendre l'enfer," Verdi peut s'écrier : — "J'ai laissé à chacun sa gloire et sa tâche, je suis de mon siècle ; j'en ai les qualités comme les défauts. J'ai suivi en musique le mouvement intellectuel et littéraire de mon temps. Si Victor Hugo, Alexandre Dumas et moi nous avons péché, eh bien ! je serai jugé avec eux : en noble compagnie."

* *

Verdi n'est pas seulement un musicien : c'est un patriote. Son nom, d'une orthographe prédestinée, fut, vingt ans, le cri d'espérance de la patrie italienne. On criait : *Viva Verdi !* à Milan, en face des baïonnettes autrichiennes, mêlant, dans une seule acclamation, l'admiration pour le maestro et les aspirations à la liberté. Verdi fut ému et reconnaissant. Dans les *Lombardi*, la *Giovanna d'Arco*, les *Vêpres siciliennes*, c'est la délivrance de la patrie qu'il chante. Il promet

aux Lombards la victoire au départ pour la Croisade.

Verdi est sénateur du royaume d'Italie. Il ne siège que très rarement au Sénat. Il a reçu de son souverain et des princes de l'Europe les distinctions les plus flatteuses. Le farouche Guerrazzi aurait dû être mieux renseigné quand il fit le portrait de Verdi : — "Quant aux distinctions dont les lâches mêmes aiment à se parer, il les recherche comme un chien les coups de bâton, et il se rit à bon droit de ces puissants du jour et du hasard qui, dans leur dévergondage enjoué, s'imaginent sérieusement délivrer des brevets d'immortalité à des hommes déjà immortels."

* *

Un pareil homme devait s'emparer de son pays et de son temps. Sur la route royale du génie, il a eu ses détracteurs. Arrivé au haut de la montagne, il doit sourire en voyant à ses pieds ceux qui ont essayé d'arrêter son ascension.

S'il a eu des ennemis, il a connu l'admiration fanatique et le dévouement le plus profond. Nuit et jour, un ami couronnait de fleurs, toujours écloses, le buste de Verdi. Il faisait bien : il n'y en aura jamais assez pour le charmeur de notre jeunesse et de notre âge mûr.

Un jeune homme riche et de bonne famille voulut le servir pour vivre avec lui et l'admirer à son aise. De passage à Paris, il venait chaque matin rue de Choiseul, s'arrêtait devant le buste de Verdi, et, d'une voix de stentor, il s'écriait : "Questo cui e il primo maestro del mundo." Il est un des premiers. Sa muse incomplète n'a pas étudié le document humain sous toutes ses faces. Il ne connaît pas le rire de Pergolèse, de Mozart, de Cimarosa, de Rossini et de Donizetti. Mais sa musique vit, ricane, s'indigne, pleure, agonise ; elle distille la joie et la douleur. Elle ne descend pas, aussi saintement que celle de Mozart, porter aux trépassés nos sanglots et nos regrets. Elle ne porte pas aussi haut les espérances et les désespérances de l'humanité. Mais elle jette le cri des passions humaines et ce cri, prolongé à travers les générations futures, sera pour lui un écho d'immortalité.

Placé sur un sommet moins haut que Beethoven, Verdi peut, comme lui, répéter ces fières paroles :

— "Je suis seul avec moi-même ; mais je sais que Dieu est plus proche de moi, dans mon art, que des autres. J'en agis sans crainte avec lui, parce que j'ai toujours su le reconnaître et le comprendre. Je ne crains rien non plus pour ma musique ; elle ne peut avoir de destinée contraire." — DU *Figaro*.

PRINCE DE VALORI.

— Nous publierons dans notre prochain numéro le pot-pourri des Cloches de Corneville.

Avis aux amateurs de bonne musique.